

Joseph Thouvenel

« Je ne me reconnais qu'un maître, Dieu »

Ce syndicaliste chrétien à l'itinéraire singulier explique le sens de son combat et sa vision du monde du travail en lien avec la doctrine sociale de l'Église.

Par FRANÇOIS HUGUENIN

Joseph Thouvenel, comment êtes-vous devenu syndicaliste ?

Je suis né en 1958 dans une famille catholique pratiquante. Je suis fils et petit-fils de médecin. Mon père, né en 1902, était très engagé socialement. Il exerçait notamment à la prison de Fresnes (Val-de-Marne). Après avoir été interné pour faits de résistance, à la Libération il a été démis de son poste de médecin de prison pour avoir protesté contre les conditions de détention des collaborateurs. Il a intenté un procès, puis, une fois sa réintégration obtenue, il a démissionné. C'est dire que le sens de la justice était ancré dans ma famille. Quant à moi, je me suis ennuyé à l'école et, à 16 ans et demi, j'ai commencé à travailler comme manœuvre chez un horticulteur. Après mon service militaire, chez les parachutistes, j'ai travaillé comme

employé de nettoyage. Ce fut une excellente expérience humaine, notamment concernant le regard que les autres pouvaient porter sur moi, bienveillant, indifférent ou méprisant, et cela quelle que fût leur position sociale. Un jour, dans l'entreprise où je travaillais, un responsable des services généraux qui avait été licencié peu avant la retraite s'est suicidé : la procédure avait été respectée à la lettre, mais personne n'avait pris la peine de lui expliquer les raisons de son licenciement (l'entreprise avait été rachetée et son poste faisait doublon). Cela a constitué un déclic, car jusqu'alors, l'action syndicale ne m'intéressait pas : je la trouvais trop politique. Quand j'ai travaillé par la suite comme garçon de recettes à la Bourse de Paris, j'ai monté la section syndicale CFTC vers 1980. Puis je suis monté dans la hiérarchie. »

J'avais le souci de travailler pour une organisation qui reconnaisse à l'homme une dimension spirituelle. »



Au service des travailleurs

Secrétaire confédéral de la CFTC chargé de l'Europe et de l'international, Joseph Thouvenel en a été vice-président durant 17 ans. Il est également vice-président d'Eza (European Zentrum Arbeit), organisation regroupant 73 organisations sociales chrétiennes dans 30 pays et membre du Conseil économique, social et environnemental. Il a notamment publié : *CFTC, 100 ans de syndicalisme chrétien et après ?* (Téqui, 2019).

ASTRID DI CROLLANZA POUR PIRELLA

■ L'entretien ■

Quel est le lien de votre engagement syndical avec votre foi ?

J'avais le souci de travailler pour une organisation qui reconnaisse à l'homme une dimension spirituelle. C'était, bien sûr, en lien avec la foi dans laquelle j'avais été élevé et qui avait grandi avec le scoutisme. Mais à ce moment-là de ma vie, elle était moins vivante. Je ne pratiquais plus.

Pouvez-vous nous rappeler les origines de la CFTC à laquelle vous avez consacré votre vie professionnelle ?

La CFTC a été créée en novembre 1919. À l'époque, il existait seulement un syndicat révolutionnaire : la CGT. Le jour de la création de la CFTC, il y eut un grand débat entre ceux qui souhaitaient constituer un mouvement lié à l'Église catholique comme la JOC et ceux qui souhaitaient travailler de manière plus œcuménique. À l'unanimité, il fut décidé que ce ne serait pas un syndicat confessionnel, mais qu'il s'inspirerait de ce qu'on appelait alors la « morale sociale chrétienne », notamment de l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII.

Comment vous positionnez-vous avec la logique de lutte des classes ?

Pour les syndicats révolutionnaires, l'entreprise est un lieu de confrontation et de domination. Pour nous, c'est une communauté humaine à faire vivre. Bien sûr, les intérêts peuvent diverger entre les actionnaires, les dirigeants et les salariés. Mais il y a des intérêts convergents qu'il faut protéger.

Quels furent les grands apports de la CFTC ?

La CFTC a été décisive dans l'action sociale dans bien des occasions. Par exemple, avec la création des comités d'entreprise, que la CGT a tout d'abord refusés. Il y a eu également l'idée chrétienne des assurances sociales. Là aussi, au départ, la CGT refusait le système des retraites par cotisation sous prétexte qu'elle ne voulait pas « d'une retraite pour les morts » (à l'époque, l'espérance de vie moyenne des ouvriers était inférieure à 50 ans, *ndlr*). L'opposition entre les syndicats était très nette et, dans l'entre-deux-guerres, il y avait une grande violence de la CGT contre les travailleurs non cégétistes. Dans les mesures importantes obtenues par la CFTC, il y a aussi la possibilité de se faire accompagner par une personne de son choix pour un entretien préalable à un éventuel licenciement, et plus récemment, une reconnaissance par le Medef de la pénibilité psychique du travail.

En 1964, il y a eu une scission dans votre mouvement avec la création de la CFDT. Pourquoi ?

Il s'agissait d'un choix politique, comme l'a reconnu à l'époque Jacques Delors, celui de privilégier la lutte des classes comme moteur du changement. Alors que pour nous, il s'agit de promouvoir l'amour de l'autre et le bien commun. C'est au nom de ce choix politique fait par des personnes qui militaient par ailleurs au PS ou au PSU que la scission a eu lieu, et elle a pu se réaliser parce que le syndicat avait hélas arrêté de former les adhérents

Pour la CFTC, l'entreprise est moins un lieu de confrontation et de domination qu'une communauté humaine à faire vivre. »



ICETTE ICÔNE m'a été offerte par les carmélites du monastère de Harissa au Liban pendant la guerre en 1990. J'ai vu dans Beyrouth bombardée de jeunes volontaires chrétiens se dévouer pour soulager les douleurs, s'occuper des blessés, faire la classe aux enfants, en un mot apporter un peu d'humanité. C'est là que j'ai retrouvé la foi.

à la morale sociale de l'Église qui, je le répète, est une source d'inspiration et non un attachement confessionnel. Cependant, une poignée de militants a courageusement maintenu la CFTC, alors que l'Église de France ne les a pas soutenus...

Comment porter la doctrine sociale de l'Église dans le cadre d'une société sécularisée ?

Nous ne sommes pas le syndicat le plus important numériquement, mais nous représentons tout de même 10 % des syndiqués. C'est parce que nous proposons un discours différent, qui n'a pas d'équivalent. Par ailleurs, quand nous disons que l'homme n'est pas seulement un être de matière, cela peut toucher tout le monde. Un agnostique a aussi une spiritualité. Quand il aime sa famille, ce n'est pas de l'ordre du matériel. Et nous pensons qu'il doit

avoir le temps et la disponibilité d'esprit pour s'occuper de ses proches. Plus précisément, porter la doctrine sociale de l'Église passe d'abord dans sa manière d'être en relation avec les autres dans le monde du travail. À un niveau plus politique, ce n'est pas si compliqué, à condition bien sûr de connaître cette pensée. Je suis souvent invité par de jeunes salariés qui sont loin de la religion, et quand je leur explique les principes de la doctrine sociale, cela leur parle. De même avec les musulmans, qui sont majoritaires dans certaines branches, comme le nettoyage. Chacun peut comprendre que si l'on considère que chaque être humain est sacré, la relation à l'autre est fondamentalement différente.

Les conditions de travail se sont nettement améliorées depuis un siècle et demi. Pourtant, il y a une nouvelle pression sociale, liée à une mutation du capitalisme vers plus de globalisation et de financiarisation. Cela vous inquiète-t-il ?

Le capital est une ressource. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi. Mais il s'agit de savoir dans quel but on l'utilise et de quelle manière. Or, on est passé du capital comme ressource pour l'économie réelle au capital comme ressource pour la financiarisation. Cela renvoie à la question du matérialisme et de la globalisation. Je prends un exemple : quand une marque de luxe fait fabriquer des sacs en carton haut de gamme pour ses clients dans des usines en Albanie où les ouvrières travaillent dans des conditions abominables, c'est inadmissible. L'économie ne peut être coupée du souci moral. L'argent ne doit jamais être un but, il n'est qu'un moyen. Aujourd'hui, la CFTC propose la traçabilité sociale des produits. Elle est nécessaire, »



comme la traçabilité écologique. Il est déjà possible de la mettre en œuvre dans le textile, mais on a du mal à aboutir. Pourtant, sur le terrain, les syndicats indépendants, les ONG, mais aussi tous les réseaux chrétiens dans le monde sont capables d'attester que les conditions de travail dans telle ou telle usine sont au niveau requis en fonction de l'économie du pays ou qu'elles sont au-dessous des normes acceptables. Mais que ce soient les actionnaires ou les salariés, à l'exception des plus pauvres qui n'ont pas le choix, nous sommes tous responsables, car nous sommes les consommateurs.

La crise liée au coronavirus a montré que notre monde est fragile, que le péril écologique, les failles de la mondialisation et une logique ultralibérale participent à ce désastre. Quelle est votre analyse ?

Cette crise a constitué un révélateur des problèmes de la mondialisation telle qu'elle a été construite. Nous nous

Le GRAND AMATEUR de course à pied, qui est aussi pour lui un temps de prière, Joseph Thouvenel s'oppose en revanche farouchement à la course au profit !

sommes aperçus que nous étions pieds et poings liés à des tiers, et notamment à une dictature capitalo-marxiste, le régime chinois. Nous sommes dans l'incapacité de fabriquer certains produits, car nous avons perdu le savoir-faire. Il y a eu ces derniers mois de belles renaissances : ainsi, chez Stil, fabricant de thermomètres à Vaux-le-Pénil (Seine-et-Marne), une partie de la production qui était manufacturée en Chine a été relocalisée, grâce à l'utilisation d'anciennes machines. La valeur travail doit retrouver sa place, les savoir-faire doivent être respectés et transmis. Il faut revenir sur la dictature de la course au profit et remettre à l'honneur les circuits courts.

Pensez-vous que l'individu des pays développés puisse accepter de diminuer sa consommation, de se lancer dans la voie de la sobriété ?

Il est nécessaire de retrouver une consommation plus humaine. Il est aberrant de changer de Smartphone

**SON COUP
DE CŒUR**

**Le Crabe-
Tambour,
de Pierre**

Schoendoerffer

Ce beau récit est un questionnement sur l'engagement, la fidélité à la parole donnée, le courage moral ; mais aussi la complexité des situations. Une œuvre appelant à la grandeur personnelle, chemin vers la transcendance.

dès qu'apparaît un nouveau modèle. En revanche, il est important de réparer au lieu de jeter. Il est aussi indispensable de résister à une folle gestion du temps : est-il responsable de vouloir ouvrir les grandes surfaces jusqu'à 22 h ou le dimanche ? De voir des McDonald's ouverts à 2 h du matin avec la queue au drive ? Par ailleurs, cette crise aura fait comprendre à nos concitoyens que les écarts de salaires ne sont justifiés ni par le jeu de l'offre et de la demande, ni par les talents des personnes. Que bien des métiers sont injustement dévalorisés alors qu'ils sont nécessaires à notre vie commune.

Comment les syndicats peuvent-ils prendre leur part à ce nécessaire changement de modèle ?

Il y a, bien sûr, la voie de la négociation collective. Mais ce n'est pas la principale. La solution ne peut être trouvée que dans la durée. Il faut prendre conscience de ce qui est vraiment utile. Ce n'est pas tant une question de textes que d'état d'esprit, notamment chez nos élites. Et puis, il faut espérer que les orgueilleux adeptes du transhumanisme reviennent à la raison : non, nous ne sommes pas tout-puissants, cette crise l'a montré.

Le risque de la fonction syndicale n'est-il pas parfois de se couper des réalités de terrain ou de rouler pour soi, comme dans une logique politicienne ? Comment l'éviter ?

Le syndicat est un outil, et comme tout outil il faut bien s'en servir. Les délégués syndicaux font un travail considérable. En France, la plupart des salariés sont couverts par des accords collectifs plus favorables que le Code du travail. Quelque 90 % des salariés bénéficient du travail des 8 % qui sont syndiqués. Bien sûr, il existe

des fainéants qui se font élire et ne font rien. Mais l'inverse est vrai : il y a des gens qui s'impliquent de manière remarquable et désintéressée, d'autant qu'en France, quand on est syndicaliste, on ne fait pas carrière (contrairement à l'Allemagne où un patron d'une usine BMW peut être délégué syndical). Quand le délégué syndical est mauvais, j'exhorte toujours les salariés à s'engager et à monter une liste contre lui. Au niveau des structures syndicales, il y a effectivement une ressemblance avec la vie politique. C'est un travail énorme pas assez reconnu. Mais la déconnexion peut être réelle. À chacun de faire en sorte de ne pas l'être. Il y a un autre problème. En France, la représentativité nationale des syndicats se fait à partir des élections dans les entreprises. C'est une compétition permanente. Il faudrait une élection nationale tous les quatre ou cinq ans où les chômeurs pourraient participer puisque les syndicats coadministrent l'assurance-chômage.

Comment la foi personnelle irrigue-t-elle votre vie ? Comment priez-vous ?

J'aime la messe, quelle que soit la tradition liturgique, dans une paroisse réunionnaise comme dans la forme extraordinaire, à condition que l'on respecte le sens du sacré. Je ne me reconnais qu'un maître, Dieu, devant lequel je m'agenouille. Je fais beaucoup de course à pied, et pendant ce temps, je prie. Quand je passe devant une église, je m'arrête pour me recueillir. Mais j'ai beaucoup de mal avec le chapelet... Et mon épouse agnostique connaît mieux les Écritures que moi ! Nous autres catholiques avons besoin de plonger plus hardiment dans la Bible, comme les juifs le font avec la Torah. ●

Marie-Noëlle Thabut

« Dieu consonne avec nos désirs de bonheur »

Pour cette bibliste qui allie une fine connaissance des textes à un sens pédagogique rare, le Dieu qui se révèle dans les Écritures n'est pas le vengeur du péché. Il est tout Amour.

Par FRANÇOIS HUGUENIN

Mère de famille, Marie-Noëlle Thabut a occupé des responsabilités ecclésiastiques en matière de pastorale et de liturgie. Les commentaires des lectures de la messe de cette bibliste ont été recueillis dans les huit volumes de *l'Intelligence des Écritures*. On lui doit aussi une *Bible des familles* (Artège) réalisée uniquement avec les textes de la liturgie et des instruments pour les comprendre.

Comment devient-on bibliste quand on est une femme, mère de famille, dans les années 1970 ?

Grâce à la musique ! J'avais commencé à faire le catéchisme en 1968. Quand, à 28 ans, je m'étais présentée

à mon curé, il m'avait accueillie en me disant : « *Quelle chance ! Enfin une personne qui n'a pas 75 ans ! Je vous prends.* » J'avais alors une maîtrise de droit, mais aucune formation théologique. Mon mari était musicien, pianiste et organiste. À son contact, j'ai appris à jouer de la flûte traversière, ce que l'éducation paternelle rigoriste m'avait interdit de faire. En jouant avec passion, j'ai développé un très bon souffle. Du coup, au bout de quelques années, en plus du catéchisme, on m'a demandé de faire chanter les enfants à la messe. En étant avec eux, j'ai pris conscience que le problème de leur attention pendant la liturgie venait du fait qu'ils ne comprenaient absolument rien aux textes qu'ils entendaient. Puis, en 1972, on a fait appel à moi pour animer les messes pour les adultes dans ma paroisse, Notre-Dame de Versailles. Trois ans plus tard, au départ du vicaire chargé de la liturgie, mon curé m'a dit : « *Vous allez le remplacer.* » J'ai pris conscience alors que personne ne comprenait les textes »

La faille du peuple chrétien est la compréhension de la Parole. Je devais donc impérativement me former... »



LEA CRESSI POUR PRIER

■ L'entretien ■

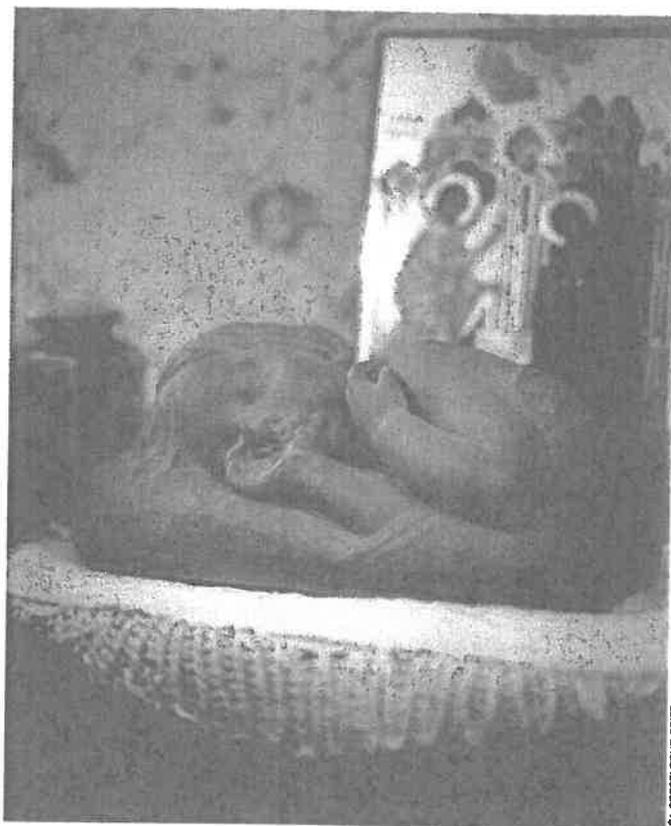
de la messe dominicale. La faille du peuple chrétien est la compréhension de la Parole. Je devais donc impérativement me former...

Cela n'a pas été sans difficultés...

Ce n'était pas très bien vu à l'époque qu'une femme s'occupe de liturgie : ni dans la famille ni dans l'Église ! Le prêtre qui était directeur des études à l'Institut catholique de Paris a refusé que j'entreprenne une licence de théologie : je n'étais qu'une jeune femme de 35 ans qui avait fait du droit. J'ai donc été dirigée vers une formation plus simple à l'Institut d'études religieuses, et ensuite seulement j'ai pu entreprendre le parcours de la licence de théologie. J'étais la deuxième femme à le faire et la première laïque. J'ai tout de même mis 20 ans à le terminer car j'ai dû concilier ces études avec une vie de mère de famille et avec ma charge de responsable pastorale sacramentelle et liturgique du diocèse de Versailles, puis sur le plan régional pendant 12 ans. J'étais très consciente des limites de mon expérience pastorale, c'est pour cela que je me suis entourée de prêtres compétents.

C'est dans ce cadre que vous lancez une feuille biblique...

Oui, en 1983, dans ma paroisse. Il s'agissait chaque semaine de donner un éclairage sur la première lecture, celle de l'Ancien Testament, qui est toujours la plus difficile à comprendre. Mais si on ne comprend pas l'Ancien Testament, on ne peut pas comprendre le Nouveau. Puis on m'a demandé d'animer une émission sur une radio des Hauts-de-Seine et ensuite sur Radio Notre-Dame : depuis 1994, je commente les textes du dimanche. En 2014, KTO s'est associée à l'émission.



LEA GRESPI POUR PRIER

LA PASSIONNÉE DE SCULPTURE, Marie-Noëlle Thabut a acheté sur un coup de cœur cette œuvre de Marcel Bouraine qui représente un enfant dormant, symbole d'innocence et de confiance.

Vous avez décidé d'étudier l'hébreu... Ce n'est pas rien !

Oui, à l'Institut catholique de Paris, « la Catho ». Cela me paraît indispensable. Nous sommes tous grecs dans notre pensée, mais l'hébreu est un autre monde... Je l'ai ensuite enseigné pendant 10 ans à l'Institut biblique œcuménique que j'ai fondé à Versailles. Ce ne sont pas les meilleurs élèves qui apprennent bien l'hébreu, ce sont plutôt les « cerveaux droits », ceux qui aiment la poésie, qui veulent changer de monde... Mais je n'ai pas suivi la méthode avec laquelle j'avais appris : on nous avait fait commencer par le premier texte de la Genèse, qui est incroyablement difficile. J'ai préféré donner mes cours sur la base des textes de la liturgie du dimanche : les élèves progressaient mieux, enfin ceux qui travaillaient...

**On parle de « parole de Dieu »,
mais ce sont des textes écrits
par des hommes... Comment
concilier ces deux réalités ?**

En hébreu, parole veut dire non seulement parole, mais aussi promesse, action... On devrait dire révélation de Dieu dans des paroles d'homme. Cette révélation est progressive, et Dieu aime nos lenteurs. Par exemple, Abraham est polythéiste, et pourtant Dieu le choisit pour commencer cette aventure de la révélation ! La révélation progresse à la mesure de ce que nous pouvons comprendre. C'est ce qui explique que les textes bibliques peuvent être contradictoires : ils n'ont tout simplement pas été écrits à la même époque et correspondent à des compréhensions différentes. Moïse n'est pas monothéiste non plus, mais il est « monolâtre » : chacun a le Dieu de son territoire et idolâtre le sien ! L'affirmation d'un Dieu unique qui bénit « *toutes les familles de la terre* » (Genèse 12, 3) prendra du temps. De même pour la violence et la vengeance que l'on « reproche » à l'Ancien Testament : l'évolution est passionnante, et les derniers textes ne sont que douceur, pardon et miséricorde...

**Certains textes sont difficiles
à comprendre et largement
tributaires des hommes
qui les ont écrits ou traduits,
même dans les Évangiles...**

Ces hommes ont écrit dans la prière, et dans la lumière de la Résurrection pour ce qui est du Nouveau Testament,

*Si les textes de l'Évangile
se contredisent, c'est qu'ils sont
vrais, qu'ils ne constituent pas
une leçon récitée par cœur ! »*

avec leurs défaillances de mémoire. Si les textes de l'Évangile se contredisent, c'est qu'ils sont vrais, qu'ils ne constituent pas une leçon récitée par cœur ! Il est évident que chaque traduction injecte sa théologie dans les textes, qui peuvent alors prendre des colorations bien différentes. Dans les écueils de lecture, il y a toutes les interprétations doloristes qui ont été en vogue au sein d'une certaine pastorale catholique et demeurent encore présentes... Par exemple, quand saint Paul dit, dans la Lettre aux Colossiens, qu'il achève dans sa chair ce qui manque aux épreuves du Christ, il ne s'agit pas de « revendiquer » la souffrance. En hébreu, la chair, c'est la vie. Il s'agit d'être associé par sa vie à celle du Christ. Ces questions sont particulièrement épineuses pour le texte du « serviteur souffrant » d'Isaïe, notamment dans la phrase « *Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur* » (Isaïe 53, 10). Je ne plains pas au Seigneur parce que je souffre ! Je plains toujours au Seigneur, il n'a pas besoin de ma souffrance, même si en l'occurrence Dieu agréé le sacrifice. Mais il ne le réclame pas. Le livre d'Isaïe (1, 11) est clair sur la question, ainsi que le prophète Michée (6, 8). Ce qui est demandé, ce qui importe, c'est de s'appliquer à « marcher avec » son Dieu et de suivre son exhortation : « *Cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien : recherchez le droit, mettez au pas l'oppresser, rendez justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve* » (Isaïe 1, 10-17).

**On a parfois l'impression
que l'on n'arrive pas à croire
vraiment au Dieu d'amour tant
il existe une logique de peur...**

On ne peut ignorer que, pour consolider leur pouvoir, certains responsables du culte de diverses »

■ L'entretien ■

religions ont pu utiliser la peur des fidèles... Mais un livre comme le Lévitique, que nous lisons comme un recueil indigeste d'interdits, a justement pour objet de déculpabiliser le peuple juif : ses préceptes servent à ce qu'il soit assuré d'être en paix avec Dieu ! A-t-on oublié que, le jour du Grand Pardon (Yom Kippour), Dieu couvre le péché de l'homme ? Et à la femme adultère, Jésus dira d'abord : « *Moi, je ne te condamne pas.* » Ce sont les hommes qui la condamnent... Je suis frappée, au contraire, de l'omniprésence de la liberté dans la Bible. Il s'agit toujours de se libérer de ses chaînes. Ce fut une grande découverte pour moi, tout comme celle que Dieu convoie avec nos désirs de bonheur. « *Heureux est l'homme* » : ainsi commence le Livre des Psaumes. Comme le dit Paul dans la Lettre aux Éphésiens (Ep 1, 9-10), la volonté de Dieu est de « *récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre* ».

■ Tout de même, ces paroles sur la géhenne sont souvent entendues comme des menaces...

La géhenne est un ravin à l'ouest de Jérusalem où des cultes idolâtres ont procédé à des sacrifices d'enfants. Dans l'imaginaire juif, c'est un lieu de souffrances. Cela faisait partie des formules populaires de l'époque, comme le chameau qui passe par le trou d'une aiguille. Jésus a pu utiliser les expressions de son temps.

■ On l'a toutefois assimilé à l'Enfer...

Certes, mais l'Enfer n'est pas un lieu, c'est la privation de voir Dieu. Est-ce que quiconque voyant Dieu à sa mort voudra s'en priver ? Sur la croix, Jésus ne crie-t-il pas : « *Père*

■ SON COUP DE CŒUR

Ce Dieu Juge qui nous attend, de François Varone

(Cerf, 1993).

« *Le père Varone m'a ouvert à une lecture de la Bible purifiée des conceptions archaïques d'un Dieu de vengeance et de souffrance !* »

pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » ? N'aurait-il pas été exaucé ? Dans le Livre de Ben Sira, il est dit : « *Avant le jugement, fais ton examen de conscience : lors de la visite du Seigneur, tu trouveras le pardon* » (Si 18, 20). Il faut écouter la formidable espérance de saint Pierre en la miséricorde de Dieu : « *Le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, alors que certains prétendent qu'il a du retard. Au contraire, il prend patience envers vous, car il ne veut pas en laisser quelques-uns se perdre, mais il veut que tous parviennent à la conversion* » (Deuxième Lettre de Pierre 3, 9).

■ Regarde-t-on trop les textes à la lumière des fins dernières ?

Oui, en effet, car Dieu s'intéresse à nous dès aujourd'hui. Le fameux texte de Matthieu (Mt 25, 31-46) n'évoque pas le Jugement dernier. C'est une mise en scène classique à l'époque pour dire autre chose. La fine pointe est redoutable : c'est le commandement d'aller s'occuper de son frère : « *Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !* » Il n'y a pas d'un côté les bons et de l'autre les méchants. Les juifs ont bien compris que la ligne de démarcation passe à l'intérieur de chacun d'entre nous. Le judaïsme connaît la logique des deux voies, la bonne et la mauvaise. Nous sommes toujours sur les deux en même temps...

■ Mais il y a quand même le péché contre l'Esprit, qui ne sera pas pardonné...



LÉA CRESPI POUR PRIER

C'est le fait de refuser l'amour de Dieu. Alors, bien sûr...

On pourrait encore vous objecter que le salut est pour tous ceux qui suivent Jésus. Et les autres ?

Qui suis-je pour limiter Dieu ? Tous ces textes ont été écrits pour des lecteurs croyants, juifs et premiers chrétiens. Laissons Dieu s'occuper des autres ! Par ailleurs, il y a une évolution : après l'exil à Babylone, il est clair que le salut est pour tous. Quant à Jésus, il s'adresse en permanence à des gens qui sont du bon côté pour leur dire que les autres ne sont pas rejetés. On est aux antipodes d'un Dieu vengeur. Au demeurant, un Dieu vengeur est commode : il est plus simple d'être à son image et à sa ressemblance qu'un Dieu d'amour. On pourrait dire que le salut est toujours très facile, mais qu'il est exigeant.

Marie-Noëlle Thabut ne voit pas dans la Bible un indigeste recueil d'interdits, mais y lit au contraire partout la volonté « de se libérer de ses chaînes ».

Comment entrer dans la lecture de la Bible si l'on n'a pas la chance, comme moi, de passer une après-midi en votre compagnie ?

Certaines personnes la lisent du début à la fin ; je ne crois pas que ce soit la meilleure approche. Un premier chemin est de travailler les textes du dimanche avec une bible sérieuse, par exemple l'édition pour les familles que j'ai réalisée avec uniquement les textes de la liturgie, ou alors celle de la Traduction œcuménique de la Bible (TOB). Une autre possibilité est de creuser un thème à partir de l'index en fin de volume : le pardon, la miséricorde, la fidélité...

Comment priez-vous ?

Je Lui parle tout le temps. Et je m'interdis toute inquiétude. Et puis je dis la « prière d'abandon » de Charles de Foucauld. Elle m'aide dans l'épreuve. ☪

Rémi Brague

« Je trouve le dogme stimulant »

Le philosophe ne cesse de questionner la relation des humains avec la divinité. Partant de son expérience, il a étudié les trois « monothéismes »... appellation impropre, comme il le démontre.

Par FRANÇOIS HUGUENIN

Comment le philosophe que vous êtes en est-il venu à s'intéresser aux religions ?

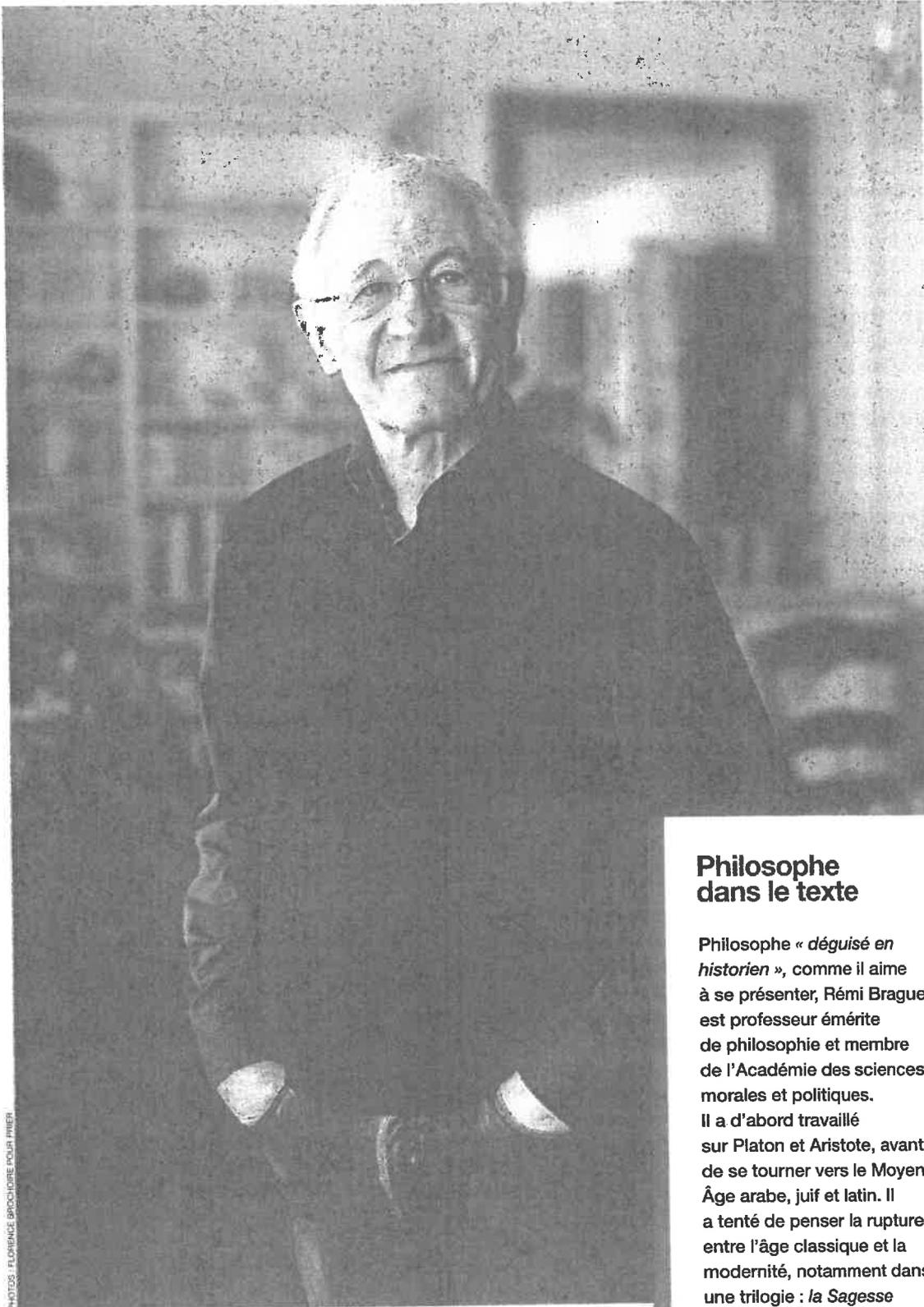
Je suis parti de ma foi chrétienne, tout en constatant que l'on avait continué à penser et à prier en hébreu après le Christ : cela m'a questionné. Le judaïsme n'est pas le premier étage d'une fusée qui aurait disparu en propulsant celui du christianisme. J'ai voulu me débrouiller en hébreu et l'ai donc un peu étudié, avec le dominicain Raymond Fontaine. J'avais le souci de mieux comprendre les œuvres des penseurs juifs médiévaux et d'en profiter. Je suis arrivé à l'islam par les Juifs du Moyen Âge qui écrivaient en arabe ; j'ai passé un certificat d'études sémitiques à la Sorbonne. Et, en 1986, j'avais 39 ans, je suis allé aux « langues o » étudier l'arabe pendant deux ans. Cela faisait longtemps que je m'intéressais

aux religions, pas seulement sémitiques, mais aussi à celles de l'Inde. J'avais même commencé l'apprentissage du sanskrit en hypokhâgne, que j'ai vite abandonné... De fait, ne pouvant tout faire, je me suis concentré sur les religions issues du judaïsme.

Qu'est-ce qui, en tant que catholique, vous a intéressé dans le judaïsme et l'islam ?

J'ai toujours été animé par une grande curiosité intellectuelle. Je n'ai jamais eu aucun mépris envers les religions non chrétiennes ; j'ai toujours eu un grand respect pour les personnes, quelle que soit leur religion. Je trouvais le bouddhisme passionnant – à vrai dire, plus que l'islam : ce qui est intéressant dans l'islam est déjà dans la Bible, et ce qui est original en lui l'est beaucoup moins. Bien sûr, la mystique »

Le judaïsme n'est pas le premier étage d'une fusée qui aurait disparu en propulsant celui du christianisme...



PHOTOS : FLORENCE BROCHONNE POUR PRIER

Philosophe dans le texte

Philosophe « *déguisé en historien* », comme il aime à se présenter, Rémi Brague est professeur émérite de philosophie et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a d'abord travaillé sur Platon et Aristote, avant de se tourner vers le Moyen Âge arabe, juif et latin. Il a tenté de penser la rupture entre l'âge classique et la modernité, notamment dans une trilogie : *la Sagesse du monde, la Loi de Dieu* et *le Règne de l'homme*.

■ L'entretien ■

soufie a emprunté son soubassement intellectuel au néoplatonisme (*doctrine philosophique élaborée par de lointains disciples de Platon dans l'Antiquité tardive, ndlr*), notamment aux *Ennéades* de Plotin ou à Proclus, qui a inspiré le *Livre des causes* (*texte arabe du IX^e siècle, ndlr*). Je ne remets pas en question l'authenticité de certaines expériences mystiques en islam – je n'aurais aucune qualité pour le faire –, mais je constate que l'islam est fortement prédisposé au monisme : il n'y a que Dieu, et tout le reste est illusion.

■ Votre étude approfondie du judaïsme, du christianisme et de l'islam vous amène à tordre le cou à certaines idées reçues : vous faites un sort aux fameux « trois monothéismes » !

Ce trio est au fond une formule rituelle que l'on répète sans qu'elle ne corresponde à la réalité. En effet, les trois religions ne comprennent pas de la même façon le fait qu'il n'y ait qu'un seul Dieu. Pour l'islam, Dieu est comme un seul bloc, il est d'un seul tenant ; c'est un Dieu consistant, alors que dans le judaïsme nous avons affaire à un Dieu constant, fidèle à son peuple. Dans le christianisme, on pense l'unité de Dieu dans ce qui ressemble à une pluralité : pour s'élever vers Dieu, on ne refuse pas la pluralité des choses et on évite donc le monisme. Par ailleurs, on oublie trop souvent qu'il y a d'autres monothéismes... Le « Un » des philosophes néoplatoniciens, même s'il n'est pas toujours nommé Dieu, est bien souvent une forme de monothéisme. Le pharaon Akhenaton l'était, et plus récemment les sikhs ou les bahaïs le sont, sans parler des mormons. Au fond, d'une certaine manière, pour les religions, Dieu est toujours un : par exemple,

■ SON COUP DE CŒUR

La Gloire et la Croix, de Hans Urs von Balthasar.

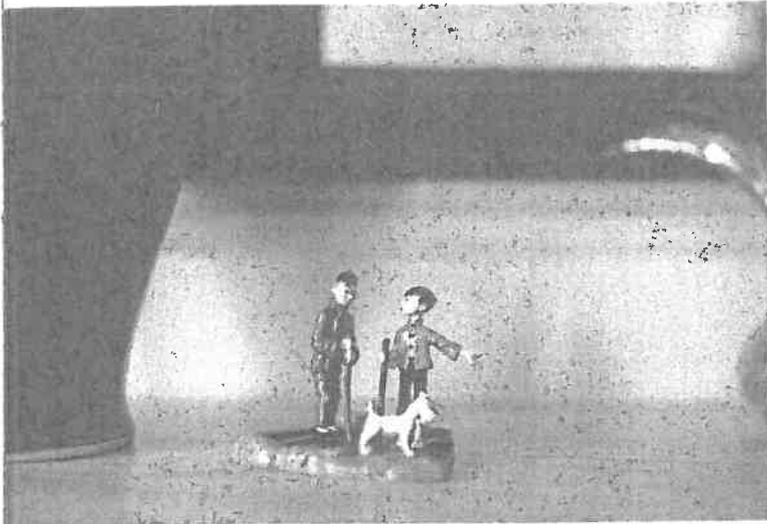
« J'ai connu l'auteur de ce livre et c'était un homme délicieux. Il y a une trentaine d'années, nous sommes allés chez lui, en famille. Il avait acheté des chocolats et des jeux pour que les enfants ne s'ennuient pas. Une telle marque d'attention est rare pour un esprit de ce calibre. »

dans la Grèce ancienne, c'est une famille. « Monothéisme » ne veut pas dire grand-chose.

■ Vous récusez également la dénomination habituelle de « religion du livre »...

Chaque religion a bien entendu son ou ses livres saints, à partir du moment où le peuple connaît l'écriture, mais leur place dans la révélation n'est pas la même. La Torah est une règle de vie ; le Nouveau Testament, quant à lui, donne la parole de Celui qui est la pleine révélation de Dieu. D'ailleurs, l'expression courante « *la parole de Dieu* » est une métaphore : le Verbe véritable est Jésus, c'est lui l'objet révélé, pas un livre. Le christianisme n'est pas une religion du livre, mais la religion d'une Personne. Cela renvoie à la distinction entre livre inspiré et livre dicté. Un livre inspiré a comme auteurs des hommes qui sont préservés de l'erreur en ce qui concerne la foi et les mœurs. Pour le reste, ils peuvent se tromper, par exemple dans la chronologie ou les concepts scientifiques. Il en va très différemment du Coran : c'est un texte dicté par Dieu, donc tout doit y être vrai, y compris le fait qu'il y ait sept planètes. Qui plus est, toutes les injonctions doivent être suivies à la lettre. Certes, il y a des commentaires du Coran, mais ils ne constituent pas une interprétation au sens que nous donnons à ce mot dans le christianisme. Dans notre tradition, on cherche toujours, derrière la lettre, l'esprit du texte. À rebours, on comprend bien que, dans le Coran, il est impossible de dire que Dieu s'est mal exprimé.

■ Les préceptes sur le voile dans le Coran (sourates 24 et 33) ou chez saint Paul (1 Corinthiens 11) n'ont pas la même valeur...



Paul veut dire aux femmes de s'habiller décentement. Le voile à son époque était le signe de la femme libre. Les prostituées et les esclaves ne le portaient pas. Et Paul parle comme un homme de son temps, né à Tarse. On rétorque souvent que le Coran contient peu de textes législatifs. Cependant, al-Ghazali, mystique soufi de la seconde moitié du XI^e siècle, en dénombrait 500 ! Et même s'il n'y en avait qu'un seul, cela poserait un problème considérable.

Vous critiquez aussi le fait de parler des religions d'Abraham.

De quel Abraham parle-t-on ? Celui de l'Ancien Testament et celui du Nouveau Testament sont à peu près identiques. Le Nouveau Testament suppose en effet la légitimité et l'authenticité de l'Ancien, même si, de fait, le christianisme fait une interprétation allégorique des préceptes de la Torah. D'ailleurs, les juifs eux-mêmes allégorisent beaucoup – notamment les libéraux. L'Abraham du Coran est très différent : il n'est pas un patriarche

LE PHILOSOPHE fréquente les albums de Tintin depuis l'âge de 7 ans. C'est dans ses pages, traduites, qu'il a appris l'espagnol et l'italien.

comme dans la Bible, mais est présenté comme « soumis à Dieu », sans être lié à la tradition juive. Il faut bien faire attention : ce n'est pas parce qu'un personnage porte le même nom dans le Coran et dans la Bible qu'il s'agit du même. C'est d'ailleurs une règle dans tous les textes littéraires : l'Ulysse de l'*Illiade* n'est pas exactement le même que l'Ulysse de l'*Odyssee*. De même pour l'*Antigone* de Sophocle et celle de Jean Anouilh.

Le rapport de ces trois religions au politique est sensiblement différent. Comment l'expliquez-vous ?

Le véritable problème se situe dans le rapport aux normes et aux règles. Ces normes sont-elles décidées par Dieu directement ou par une instance humaine, qui a certes quelque chose de divin, car il s'agit de la conscience – le lieu où Dieu nous parle –, mais qui n'est pas Dieu directement ? Même si la conscience n'est pas un pur caprice, mais, au contraire, la recherche de la voix de Dieu en nous qu'il faut apprendre à écouter, ce n'est pas la même chose de dire que Dieu parle à notre conscience ou qu'il parle dans un livre qui doit s'appliquer à la lettre. Si Dieu s'est exprimé en législateur, il est alors la seule instance légitime. C'est le problème redoutable que pose le Coran. On passe vite de l'affirmation « tout ce qu'il y a dans le Coran est vrai » à la proposition inversée « tout ce qui est vrai est dans le Coran ».

Vous êtes philosophe et croyant. Comment articulez-vous votre foi et la raison ?

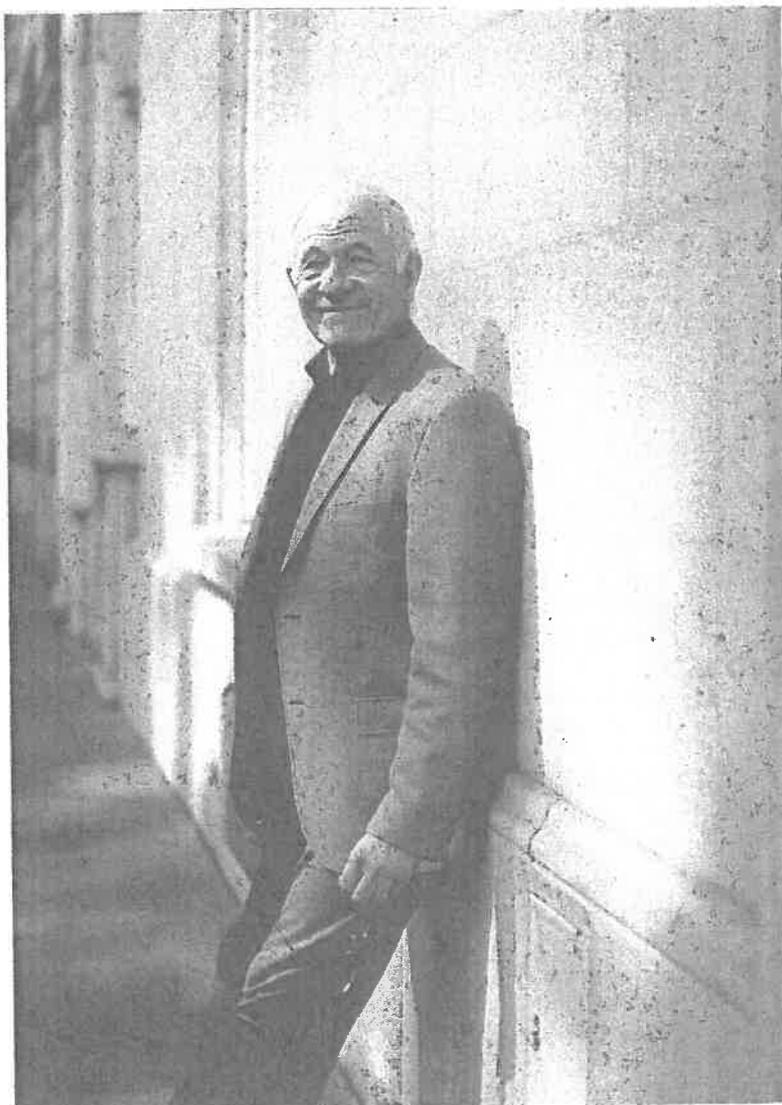
Il est bon que les charbonniers aient la foi du charbonnier, mais le métier se fait rare ; j'ai, quant à moi, une foi d'intellectuel. Je trouve le dogme intellectuellement stimulant. Le fait »

■ L'entretien ■

que Dieu transcende sa transcendance, ne reste pas enfermé au ciel, entre en alliance avec un peuple jusqu'à proposer l'alliance de la nature divine et de la nature humaine en la personne du Christ, je trouve cela passionnant. « *Les dogmes sont des murs, disait G.K. Chesterton, mais les murs d'un terrain de jeu.* » J'aime énormément cette phrase. Dans le christianisme, la foi et la raison se font mutuellement la courte échelle. La foi pose un défi à la raison, mais lui permet aussi de s'élargir. Par exemple, sur la notion de liberté : la raison seule aurait-elle pu concevoir l'infinité de la liberté ? Avant le christianisme, la liberté était un concept social : celui qui était libre était celui qui n'était pas esclave. L'idée de liberté au sens métaphysique est profondément chrétienne.

On renvoie souvent aux religions, placées dans un seul et même ensemble, la critique de leur violence. Cela est-il fondé ?

Il faut distinguer les religions et les croyants. Les croyants agissent-ils toujours selon les enseignements de la religion ? On sait bien que non, sauf à être saints. Quant aux religions elles-mêmes, il faut distinguer la violence racontée par les textes, la violence rêvée et la violence commandée. Lorsque les Juifs en exil à Babylone parlent des crânes fracassés des enfants de leurs ennemis (Psaume 137), c'est une violence rêvée et non commandée. Et il est nécessaire de regarder le comportement du fondateur : lorsque saint Pierre sort son épée, Jésus lui intime l'ordre de la ranger dans son fourreau. En revanche, nous savons bien que, en islam, les actes relatés du Prophète ne sont pas précisément pacifiques. Lors de la conquête arabe, le pouvoir



■ RÉMIS BRAGUE est un des rares penseurs à aborder l'étude comparée des religions avec une compétence égale sur le judaïsme, le christianisme et l'islam.

politique a mis en place un système où les sujets avaient intérêt à passer à l'islam et où, lorsqu'on était musulman, on ne pouvait changer de religion. Les chrétiens portaient en signe de reconnaissance une ceinture bleue, les juifs une ceinture jaune. Chrétiens et juifs ne pouvaient monter à cheval, mais devaient se contenter d'enfourcher ânes ou mulets. Ils devaient céder le pas aux musulmans, sans parler du paiement de l'impôt. Petit à petit, les populations conquises sont de ce fait insensiblement passées à l'islam.

Vous dites, et c'est le titre de l'un de vos livres, que vous êtes « modérément moderne ». Que voulez-vous dire ?

Je pourrais dire malicieusement que l'époque moderne est peuplée de personnes aussi bêtes et méchantes que les époques précédentes ! Plus sérieusement, la modernité a apporté de bonnes choses, notamment la démocratie politique, mais aussi de moins bonnes. Ce n'était pas pis avant, mais pas mieux non plus. Aujourd'hui, les personnes qui réfléchissent ne croient plus au progrès comme un tapis roulant vers des lendemains qui chantent, mais un certain nombre de nos concitoyens attendent des améliorations continues, pensent que cela « doit aller mieux », ce qui crée frustration et incompréhension. Dans tous les cas, je récusé totalement l'idée qu'il faut « faire du passé table rase ». Je crois qu'il est plus facile de détruire que de construire.

Comment priez-vous ?

Je prie avec mon épouse tous les soirs, en lisant les textes du jour, souvent en sautant l'hymne d'une qualité, hélas ! généralement déplorable. Dans la journée, j'aime à me livrer à de courtes oraisons jaculatoires. Cela dit, Étienne Gilson prétendait que la qualité de son oraison était nulle : la mienne aussi. Je suis bien sûr attaché aux sacrements, notamment à l'eucharistie ; je vous avoue que j'ai du mal avec la confession, même si j'y ai bien sûr recours de temps en temps.

Avez-vous des maîtres spirituels, une famille spirituelle ?

Nous n'avons jamais appartenu à une communauté. Nous avons une vie paroissiale classique, où nous avons pu faire de la préparation au mariage.

En matière d'influence spirituelle, je m'aperçois que je relis continuellement les grands auteurs catholiques anglais : John Henry Newman, C.S. Lewis, Chesterton. Je les relis régulièrement en langue originale. J'emprunte d'ailleurs à Chesterton le titre de mon dernier livre, *Des vérités devenues folles* (Salvator). J'y constate que, privés d'une référence qui nous dépasse (les lois du cosmos ou celles de Dieu), nous ne savons plus pourquoi nous poursuivons le bien et sur quoi fonder notre conception de l'homme...

Quels seront à vos yeux les enjeux pour notre société à l'issue de la crise que nous traversons ?

Ce qui me semble le plus important, c'est de prendre acte de quelques évidences, que nous n'aurions pas dû oublier, et que les événements se sont chargés de nous rappeler : d'abord, que la mort est une possibilité réelle sur laquelle il faut avoir quelque chose à dire. Et je ne pense pas seulement à la mort des individus, je pense aussi à celle de nos sociétés, voire de notre civilisation. Il est dangereux de jouer avec le néant. Or cela fait un bon demi-siècle, au moins, que nous nous jetons dans une « culture de mort » : les intellos en jouant à des jeux de déconstruction, et beaucoup en adoptant des pratiques hostiles à la vie. La mort risque de nous dire : « Chiche ! » À nous, chrétiens, de dire qu'elle n'a pas eu, et n'aura pas, le dernier mot. ❀

La foi pose un défi à la raison, mais lui permet aussi de s'élargir. La raison seule aurait-elle pu concevoir l'infinité de la liberté ?